

1. Un des arguments de M. Weinstock en faveur de la spécificité de la profession d'« éthicien » consiste dans le fait que la plupart des spécialistes scientifiques ou des politiques dont l'activité est le sujet d'analyse de l'éthicien n'ont manifestement pas le temps pour spéculer sérieusement sur les fondements ou les conséquences de ces activités. Il serait donc le privilège de l'éthicien d'accomplir cette recherche sur des fondements philosophiques plus ou moins sophistiqués. Mais si le scientifique ou le politicien n'a pas le temps pour se dédier à cette méta-analyse, aura-t-il l'éthicien le temps pour s'informer, assez profondément, de tous les conditionnements et des spécificités que caractérisent ces activités ? Le problème se pose surtout sur des recherches scientifiques trop complexes (ex., la recherche génétique sur les cellules souches embryonnaires) pour qu'on puisse faire un jugement raisonnable sans maîtriser, avec suffisance, une bonne partie des données scientifiques de base.
2. M. Weinstock insiste que l'éthicien doit occuper un lieu entre le « partisan » et le « robot », c'est-à-dire, ni aveuglement engagé ni froidement détaché des problèmes que l'occupent. Au même temps, l'auteur soutient que les problèmes éthiques doivent toujours trouver une solution institutionnelle pour qu'on échappe du niveau subjectif et discrétionnaire d'autres « solutions ». N'y a-t-il pas ici un chevauchement entre les deux sphères ? Au-delà de l'éthicien, n'est-ce pas, finalement, sur le cadre institutionnel qu'on trouve la réponse à cette recherche d'une troisième voie, entre le partisan et le robot ? Et si la réponse est affirmative, quel serait alors le rôle de l'éthicien chez un univers idéal de réponses institutionnelles aux questions éthiques ?
3. M. Weinstock souligne la situation *sui generis* du Canada, où la voix de l'académie est souvent sollicitée et régulièrement écoutée. Mais ça c'est bien l'exception. Chez d'autres pays et réalités culturelles, n'y a-t-il pas besoin d'une autre interface entre l'éthicien académique et le public en général ? Et quel serait le statut de ce médiateur ? Une autre espèce d'« éthicien », l'éthicien-journaliste, peut-être ?
4. M. Weinstock souligne aussi le rôle des racontes et des exemples avec lesquels les éthiciens aiment illustrer leurs théories. On suppose toujours que le rôle de ce genre de raconté est justement illustrative dans le sens où il sert à tester ou à matérialiser une théorie ou des notions plus ou moins sophistiqués. Mais avons-nous toujours la nécessité d'encadrer ces descriptions fictionnelles en les soumettant à un système de principes philosophiques ? Bref : sera l'éthique toujours une question de trouver les arguments, les principes ou les concepts justes ? Martha Nussbaum¹, par exemple, propose que la morale serait, surtout, une question pour la littérature puisque les grands problèmes éthiques demeurent beaucoup plus des sujets d'intuition que des problèmes de conceptualisation. Le

rôle de l'éthicien serait donc plus proche de l'artiste que du spécialiste académique, plutôt un portraitiste qu'un théoricien.

5. Finalement, j'étais un peu déçu par l'affirmation de l'auteur selon laquelle la profession d'éthicien serait un exclusif des démocraties ou des « quasi-démocraties ». L'éthicien est même décrit comme un « serviteur de la démocratie » et on suppose aussi que seulement dans un cadre démocratique peut-on trouver les conditions pour aboutir à cette voie intermédiaire entre le partisan et le robot. Mais ça devient une perspective assez angoissante. N'est-t-il pas le cas que la plupart des défis éthiques se trouve justement sur le cheminement que porte de la non-démocratie sur la démocratie, par exemple, le statut des femmes chez sociétés théocratiques, ou, en général, le statut de l'« Autre » chez sociétés basées sur des obsessions identitaires ? M. Weinstock, en tant que spécialiste sur Kant – lui aussi un « éthicien » qui a vécu dans une société non-démocratique – pourrait bien essayer de définir le rôle de ce qui serait un « éthicien » *trans-cratique*, sans l'enfermer dans le cadre démocratique où, par définition, une bonne partie des questions éthiques sont déjà, disons, mi-résolus.

ⁱ Cf. Martha Nussbaum, “‘Finely aware and richly responsible’: Literature and the moral imagination”, in *Love's Knowledge: Essays on Philosophy and Literature*, Oxford: Oxford University Press, 1990.